

### 3.3. Notes de lecture sur la violence culturelle

Abbas Aroua

#### La culture du plus fort est toujours la meilleure

*"J'ai de sérieuses raisons de croire que la planète d'où venait le petit prince est l'astéroïde BJ612. Cet astéroïde n'a été aperçu qu'une fois au télescope, en 1909, par un astronome turc. Il avait fait alors une grande démonstration de sa découverte à un Congrès International d'Astronomie. Mais personne ne l'avait cru à cause de son costume. Les grandes personnes sont comme ça.*

*Heureusement pour la réputation de l'astéroïde BJ612 un dictateur turc imposa à son peuple, sous peine de mort, de s'habiller à l'européenne. L'astronome refit sa démonstration en 1920, dans un habit très élégant. Et cette fois-ci tout le monde fut de son avis."*

Cet extrait est tiré d'un beau texte<sup>239</sup> publié en plein conflit mondial par un aviateur-écrivain dont la disparition en mission de guerre en 1944 reste mystérieuse. C'est le même texte qui contient une formule connue par tous ceux qui ont appris le français ces dernières décennies, ne serait-ce que pour sa musique, où le renard se plaint devant le petit prince : "Ma vie est monotone. Je chasse les poules, les hommes me chassent." Une métaphore qui illustre la nature hiérarchique de la violence, et qui rappelle une autre fable, où un loup entre en scène. Contée près de trois siècles auparavant, par un autre grand auteur, La Fontaine, elle commence par l'énonciation de l'une des plus tristes vérités que connaisse l'humanité : La raison du plus fort est toujours la meilleure.

<sup>239</sup> Antoine de Saint-Exupéry, *Le Petit Prince* (1943), Gallimard, Paris 1946.

Vingt-cinq ans après ma première lecture du *Petit Prince*, je découvre qu'un autre Français, spécialiste de la poésie japonaise, surnommé l'Ami des Arabes, reprend la même attitude du "Congrès International d'Astronomie", toujours à l'égard de la Turquie, et traduit le même énoncé de La Fontaine en termes sociologiques, pour dire que la culture du plus fort est toujours la meilleure<sup>240</sup>.

#### Une déesse nommée Europe<sup>241</sup>

Le cas de la Turquie n'est pas unique en son genre, il sert ici d'illustration pour indiquer le type de rapports qu'entretient l'Europe avec les pays d'autres cultures, et les pays musulmans en particulier. Ces rapports, qui relèvent parfois d'un véritable fanatisme culturel, ne peuvent être appréhendés dans toutes leurs dimensions qu'en se référant au colonialisme, dans ses formes passée et présente.

En effet, dès leurs premiers contacts avec les autres peuples, les colonialistes européens épousèrent les thèses de l'évolutionnisme, thèses qui aujourd'hui continuent d'émerveiller certains, même si les termes "primitifs" et "grands enfants" ont cédé la place à d'autres plus aseptisés, tels "sous-

---

<sup>240</sup> L'Ami des Arabes, d'un ton solennel, et hélas sous la forme d'une déclaration politique, affirme, en évoquant la Turquie, et plaidant pour le maintien de l'union douanière compromise par la réaction des députés européens à la situation des droits de l'homme là-bas, que sa :

"Conviction profonde est que l'Europe ne doit pas ménager son soutien et sa compréhension à un gouvernement qui souhaite progresser vers nos valeurs"

Et d'ajouter :

"Evitons de faire le jeu des mouvements intégristes, qui s'efforcent de persuader le peuple turc que l'Europe le rejette en raison de son appartenance à la religion musulmane." (Allocution du président J. Chirac prononcée devant le Parlement européen le 11 juillet 1995. *Le Monde*, 13 juillet 1995).

<sup>241</sup> Dans la mythologie grecque, Europe est la fille d'Agénor, roi de Phénicie, qui fut enlevée par Zeus et emmenée par lui en Crète.

développés” ou “en-voie-de-développement”.

Ces thèses trouvèrent jadis une assise intellectuelle dans les travaux de véritables autorités philosophiques européennes telles Kant, Fichte et Hegel<sup>242</sup>, et une assise religieuse comme l'illustrèrent les propos de certains missionnaires qui voyaient dans les contrées lointaines un réservoir de barbares potentiellement convertibles en fidèles conduisant à la régénération de l'Église. Le cardinal Lavigerie (1825-1892), évêque d'Alger et fondateur des “Pères blancs”, une institution missionnaire qui œuvrait pour convertir les Berbères du Maghreb à la chrétienté, considérait qu' “en France tout semble fini ; dans l'immense Afrique au contraire tout commence.”<sup>243</sup>

L'évolutionnisme et son corollaire l'ethnocentrisme qui est “l'impossibilité de juger des valeurs des autres, sinon à partir de ses propres critères culturels”<sup>244</sup> sont plus que jamais à l'ordre du jour. Ils sont constamment réactualisés dans une culture qui se réclame source unique du droit et de l'humanisme, et qui – par une approche manichéenne et une perception binaire des produits de la culture – classe les autres dans la catégorie des mineurs, des apprentis, des assistés.

Mais quels sont donc ces facteurs qui déforment la perception d'autres cultures ?

---

<sup>242</sup> Ces philosophes avaient assuré “le passage d'un racisme purement “anthropologique” à un racisme évolutionniste, phylogénétique, fondant mieux l'entreprise coloniale. Les peuples “inférieurs” sont désormais des “attardés”, à la traîne de la marche inexorable de l'Esprit, des exclus du règne de la Libre Volonté, et donc des usurpateurs de l'espace qu'ils occupent.” in Daniel Droixhe, *Images de l'Africain de l'Antiquité au XXe siècle*, Daniel Droixhe et Klaus H. Kiefer éditeurs, Verlag Peter Lang, Frankfurt am Main 1987.

<sup>243</sup> Cité in Ari Gounongbé, *La Toile de soi : Culture colonisée et expressions d'identité* (essai), L'Harmattan, Paris 1995.

<sup>244</sup> Gérard Berthoud, “Droits de l'Homme et savoirs anthropologiques”, in *Identité : évolution ou différence ?*, Éditions universitaires, Fribourg, Suisse, 1989.

Miroir, mon bon miroir, suis-je le plus beau ?

Roger Garaudy insiste sur le poids des traditions judéo-chrétiennes et surtout gréco-romaines dans le façonnage de la vision moderne européenne des autres. Le progrès scientifique, la rationalité et la raison technicienne qui ont marqué l'époque moderne sont venus renforcer cette vision égocentrique.

Mais il est d'autres facteurs psychosociologiques non moins importants qui peuvent être évoqués pour rendre compte de l'attitude européenne envers les autres.

Certains argumentent que ce qui entretient cette vision est l'exigence de la construction d'un ennemi, nécessaire pour maintenir la société en alerte permanente, pour éviter son relâchement progressif. Le monde musulman constituerait alors une sorte d' “apocalypse de rechange”<sup>245</sup>.

L'autre thèse explicative est celle du besoin de miroir. Ce n'est pas seulement le miroir colonial dont parle Michael Taussig dans *La Culture de terreur*, “qui réfléchit pour les colonialistes la barbarie de leurs propres relations sociales, mais qu'ils imputent aux figures sauvages et maléfiques qu'ils désirent coloniser”<sup>246</sup>. C'est celui à travers lequel l'Occident veut se persuader de son existence et prouver sa suprématie culturelle. Le miroir qui doit toujours, pour celui qui le tient dans la main, réfléchir l'image la plus belle, et qui, à la question “Suis-je le meilleur ?”, doit toujours répondre par oui, s'il ne veut être brisé en mille morceaux.

Psychologue africain, Ari Gounongbé souligne à quel point les ex-colonies sont nécessaires à la vie (ou survie) de l'Occident

---

<sup>245</sup> Voir Jean-Christophe Rufin, *La Dictature libérale*, J.-C. Lattès, Paris 1994.

<sup>246</sup> in *Colonialism and Culture*, Nicholas B. Dirks, ed., The University of Michigan Press, Ann Arbor 1992.

sur le plan culturel, et dénonce le mécanisme qui :

"Aura permis en tous cas aux Blancs de se renforcer dans leur image d'eux-mêmes, sorte de croissance procédant par un renflouement narcissique et existentiel, ceci au dépens du narcissisme d'un autre peuple ; comme dans un vase communiquant, on renfloue sa propre image en dépréciant et en vidant, au niveau du fantasme et dans la réalité du contact, celle d'un autre peuple. C'est une autre façon de se sentir exister en se nourrissant de ce que l'on fait infériorité chez l'autre."<sup>247</sup>

Ce désir de prouver sa suprématie et sa toute-puissance est symptomatique de ce qu'on a appelé "malaise dans la civilisation" et qui ne fait que s'accroître<sup>248</sup>.

### L'ombre d'Astérix

Une telle réaction pathologique qui puise ses fondements dans l'histoire est aussi le signe d'une frustration enfouie et niée.

Par exemple, pourquoi l'école colonialiste en Algérie s'efforçait-elle d'inculquer le sentiment d'une identité française aux enfants algériens, en leur faisant apprendre par cœur, et répéter quotidiennement : "Nos ancêtres les Gaulois" ? A. Gounongbé, qui fait appel à la psycho-histoire pour rendre compte de cet ethnocentrisme français, indique que lorsque l'

"On analyse la situation depuis les siècles passés, tout se passe comme si les Européens et notamment les Français ressentaient le besoin qu'un peuple leur soit déclaré inférieur. L'utilisation abusive, ethnocentrique et narcissique qui a été faite des différents domaines de la pensée à la démonstration de ce fait, laisserait croire

---

<sup>247</sup> Ari Gounongbé, op. cit.

<sup>248</sup> Le malaise d'aujourd'hui résulte de la mauvaise utilisation et de la dissociation, par les intellectuels dogmatiques qui prônent ce que Pierre Rossi appelle "l'intégrisme laïque", des quatre valeurs à la base de la civilisation européenne : démocratie, droit écrit, foi chrétienne, sciences physiques et naturelles.

que, dans le passé, les Français ont été eux-mêmes déconsidérés dans leur être le plus profond. Est-il nécessaire de rappeler avec Cheikh Anta Diop que les Gaulois ont été conquis par les Romains et pour les seconds, les premiers étaient les barbares, incapables de création, c'est-à-dire de ce qui fait la valeur suprême de l'homme. Les Romains ne reconnaissent aux Gaulois que des qualités inférieures d'imitation. Ils ont été sous la protection des Romains qui les protégèrent contre l'invasion germanique et leur construisirent de grandes villes ; les Gaulois adoptèrent la langue latine et la religion romaine."<sup>249</sup>

De la même façon, la répression française féroce qui suivit la révolte de 1871, menée par Cheikh El-Moqrani, peut être expliquée comme une réaction violente à la frustration provoquée par la défaite du régime du Second Empire et la capitulation de Napoléon III à Sedan<sup>250</sup>.

Il est intéressant de constater qu'aujourd'hui, le méchant "Romain" s'appelle "Oncle Sam", et veut imposer à ses protégés un modèle unique et uniforme. Alors, au danger d'américanisation qui guette le vieux continent, la réaction des Européens est brutale, malade parfois. En France, plus on parlera d' "exception culturelle", plus on aura le désir d'imposer "la langue de la culture" aux pays a priori

---

<sup>249</sup> Ari Gounongbé, op. cit.

<sup>250</sup> "Faut-il aussi rappeler avec Raoul Girardet, le 2 septembre 1870, date de la capitulation de Napoléon III à Sedan, capitulation qui entraînera l'écroulement des orgueilleuses certitudes qu'avait un moment incarnées le régime du Second Empire...', capitulation conduisant à la recherche 'd'images fortes' qui commençaient à faire défaut à l'opinion publique française et qui va motiver avec des prétextes 'extrêmement divers', pour la justifier, l'entreprise coloniale française. La France reprendra en conséquence sa grande tradition d'expansion coloniale, seul moyen qui semble lui rester pour éviter, après sa défaite, une irrémédiable déchéance, pour refuser la fatalité du déclin et échapper à la résignation et à la médiocrité; [...] L'entreprise coloniale offrira ainsi à la France un moyen privilégié d'une régénération morale." (Ari Gounongbé, op. cit.)

“sans culture”. Pour préserver le français chez soi, on l'impose à d'autres, et une loi Toubon trouve toute sa vigueur dans l'efficacité des ministres de la francophonie et de la coopération.

### Le masque de la charité

Dans l'ère postcoloniale, la colonisation culturelle se régénère en continu, à travers l'aliénation culturelle<sup>251</sup> et par la persistance de la domination néocoloniale dans les relations internationales.

La colonisation culturelle sert à maintenir la domination. Elle est une nécessité vitale, car le désordre du faible est nécessaire pour garantir l'ordre du fort. Or il n'est pas de chemin plus court pour propager le désordre que perturber la sphère de la culture.

Il faut cependant préciser qu'aujourd'hui la colonisation culturelle, plus subtile, est enrobée d'une fausse générosité<sup>252</sup>.

La société qui subit la néo-colonisation culturelle

"Sert d'objet privilégié à la rhétorique du simulacre : celle d'une douteuse charité spectaculaire ; celle des ethnismes folklorisés et historisés en pseudo-différences ; celle des Droits de l'Homme instrumentalisés à des fins politiques et commerciales ; en bref, celle du discours de l'altérité comme moyen d'acculturation-déculturation travaillant au profit de la domination de la marchandise."<sup>253</sup>

---

<sup>251</sup> Nicholas B. Dirks, op. cit.

<sup>252</sup> Sélim Abou pense que "l'attitude ethnocentrique [de l'Occident] d'aujourd'hui, quelle que soit la générosité subjective mais fourvoyée dont elle s'accompagne, est perverse parce qu'elle surgit de ce fond psychologique trouble et malsain où le dépit de la dépossession, le sentiment d'échec et les relents de culpabilité se conjuguent de manière inextricable et échappent de plusieurs manières au contrôle de la raison." (Sélim Abou, *L'Identité culturelle*, Anthropos, Paris 1981)

<sup>253</sup> Voir à propos de la folklorisation de l'héritage culturel de l'autre, Claude Karnoouh, *Adieu à la*

Plus que la générosité, un amour illusoire sert parfois à draper la négation de l'autre<sup>254</sup>, et marque les politiques d'assistance au développement et de "coopération de substitution".

Cet "amour", qui enveloppe l'aide française "au peuple algérien", comme tiennent à le souligner les responsables politiques français, n'est qu'un moyen de maintenir la domination culturelle dans ce pays. Une domination culturelle qui garantit la domination économique, laquelle perpétue la domination culturelle.

### Des prophètes issus du peuple

Déesse Europe voulant imposer à tout le monde sa "Religion Universelle", qui n'admet pas la Différence<sup>255</sup>, se dota de prophètes, élus pour annoncer sa parole, supposée être bonne partout. Ces prophètes, choisis sur le terrain, prirent des allures de rois, fondèrent de grandes églises, et bâtirent les ponts qui devaient conduire leurs peuples, muselés, les yeux bandés, vers un monde que l'on a jugé meilleur pour eux.

Au commencement était la Turquie. Le kamélisme y ouvrit le chemin à suivre. Puis vint le pahlévisme en Iran<sup>256</sup>. Mais il y eut

---

*différence : Essais sur la modernité tardive*, Arcantère, Paris 1993.

<sup>254</sup> "L'ethnocentrisme peut prendre parfois l'apparence de l'amour ; mais c'est un amour qui tyrannise et qui étouffe. Les Asiatiques et les Africains s'en rendent de mieux en mieux compte, au fur et à mesure qu'ils adoptent – non plus par la force, mais spontanément – les valeurs et les techniques de l'Occident ; ils risquent de perdre leurs personnalités." (Roger Bastide, *Le Prochain et le lointain*, Cujas, Paris 1970)

<sup>255</sup> "Aujourd'hui, l'Occident, par la médiation de plusieurs intellectuels, proclame sa supériorité sur le reste du monde. Persuadés qu'ils sont d'appartenir à la civilisation détentrice de valeurs universelles, ces penseurs n'hésitent pas à fustiger toute démarche qui n'adopterait pas comme crédo l'individualisme universaliste." (G. Berthoud, op. cit.)

<sup>256</sup> Afin d'attester sa foi européenne, Kamel Atatürk ira jusqu'à remplacer les caractères

aussi, et surtout, le 'aflakisme, le nassérisme, le bourguibisme... et tout un éventail d'autres nationalismes et zaïmismes révolutionnaires dans le monde arabe.

Il ne faut pas se leurrer et refuser de constater les services rendus au néo-colonialisme par ces pseudo-patriotes, qui corrompirent les révoltes de leurs peuples, les détournèrent de leurs cours<sup>257</sup>, et se dressèrent en rempart contre l'émancipation des leurs.

Ces prophètes évoluèrent et se transformèrent au fur et à mesure pour s'adapter aux exigences des temps et s'accomoder aux "défis nouveaux". Ils affichèrent et affichent toujours le discours de la modernité, du progrès et de la réforme. Ils ont tous été – d'une manière plus ou moins subtile – les idéologues d'un déformisme culturel sans limite, qui a dévasté en particulier les composantes religieuse et linguistique de la culture du peuple, et qui a souvent été imposé par des moyens coercitifs d'une violence extrême<sup>258</sup>.

### Des apôtres de la déculture

Même s'il a sous ses ordres toutes les armées du monde, nul n'est roi-prophète en son pays, s'il n'est soutenu par une idéologie appropriée et une couverture médiatique

---

arabes par les caractères latins. Réza Pahlévi décréta l'interdiction du port du hidjab pour toutes les femmes d'Iran, ce qui provoquera à l'époque une réelle frustration dans la population. Pahlévi sera le maître à penser d'autres dirigeants, tels Zine El-Abidine Ben Ali qui promulguera le même décret des décennies plus tard.

<sup>257</sup> Maintenant que les mouvements anticolonialistes sont noyautés par ces figures, "les Européens se sentent, quoi qu'ils en disent, soulagés. Mieux vaut discuter avec des partis nationalistes ou communistes que de sentir autour de soi une menace diffuse, muette et qui ne peut s'épancher qu'en haine aveugle." (Jean-Christophe Rufin, op. cit.)

<sup>258</sup> Tous mouvements revendicatifs de langues et de cultures propres dans les pays arabomusulmans, comme c'est le cas avec la question kurde, engendrent des conflits internes intenses, qui sont le produit naturel de ce déformisme culturel.

servant à la propager, et à endoctriner la société. Dans chacun des pays investis, une élite fut formée, par un processus d'acculturation forcée et poussée jusqu'à la déculturation, pour assurer cette fonction et dévoyer les mouvements de décolonisation.

La spécificité saillante de cette élite consiste en ses particularités intellectuelles et psychologiques.

L'acculturation forcée n'a pas altéré que le contenu de la conscience psychique, mais elle a touché et transformé l'intelligence, l'affectivité, la forme de sentir, d'appréhender de cette conscience. C'est ce que R. Bastide qualifie d'acculturation formelle<sup>259</sup>.

L'élite ainsi formée n'a pas tardé à initier sa réflexion sur "la quête de l'identité" et à poser la question de l'appartenance, qui allait polariser la société sur de faux problèmes, et l'emmurier dans les labyrinthes tourbillonnants de l'arabisme, du pharaonisme, du berbérisme, du méditerranéisme, etc.

Les apôtres intellectuels de ces mouvements ont été, bien sûr, ceints de l'auréole de la gloire par l'Europe, et ont accédé au cercle des lauréats colonisés que J.-P. Sartre appelait "les Goncourt noirs et les Nobel jaunes"<sup>260</sup>. Même si nombreux sont ceux qui attendent leur tour et envient le couple Rushdie-Nasreen, qui a su trouver le chemin de la gloire, accéder aux hautes sphères et

---

<sup>259</sup> "Les Africains formés dans nos facultés, après de solides études secondaires, [...] ont façonné leurs mentalités et leurs sensibilités, de telle façon qu'ils pensent et sentent exactement comme leurs camarades blancs. Quand nous parlons d'acculturation formelle, nous ne voulons donc pas dire que les idéaux de cette élite, le nationalisme, l'industrialisation, la volonté de productivité, etc., sont des idéaux empruntés à la civilisation blanche, car outre que ce serait une banalité, nous resterions encore dans la matière psychique ; nous faisons allusion à des transformations plus profondes, celles des structures perceptives, mnémoniques, logiques et affectives." (Roger Bastide, op. cit.)

<sup>260</sup> in *Les Damnés de la terre*, Frantz Fanon, ENAG, Alger 1987.

se faire accueillir dans les prestigieux salons européens.

### Dans la tourmente

Avant de se pencher sur la violence subie par la société globale en conséquence de la néo-colonisation culturelle, il est utile de rappeler que la violence culturelle est double, et que sa première victime est l'élite déculturée elle-même. D'abord du fait des moyens, mis en œuvre pour que lui soit inculqué la culture colonisée, qui ont souvent pris la forme d'une "pédagogie répressive" à l'école<sup>261</sup>. Ensuite du fait des séquelles qu'elle en garde et des désordres psychologiques qui en découlent. Car, quel que soit le degré d'efficacité des méthodes de destruction-reconstruction culturelle, les traces de la culture originelle ne peuvent être totalement effacées de la conscience du sujet, ce qui provoque chez lui des conflits internes souvent très violents.

La dimension religieuse, tout comme la dimension linguistique, revêt une importance particulière, puisqu'elle est la cible privilégiée du colonialisme ancien et moderne. Comme il a été dit plus haut, une partie des hommes de l'Église s'empessa de fournir justification religieuse et caution morale à l'entreprise colonialiste. Mais leur rôle ne s'arrêtait pas là. Les religieux embarqués dans les expéditions coloniales représentèrent un élément essentiel dans l'acculturation et la "pacification" des indigènes.

Le cas de Malika Boussof, exemple du journaliste algérien éradicateur, qui évoque dans son livre *Vivre traquée*<sup>262</sup> la

---

<sup>261</sup> "L'essentiel est de faire entrer à tout prix, par les moyens qui touchent surtout le corps et le psychisme, la civilisation" Ari Gounongbé, op. cit.

<sup>262</sup> *Vivre traquée*, de Malika Boussof (Calmann-Lévy, Paris 1995), dédié entre autres "à A. Glucksmann sans qui ce livre ne serait pas".

Le même conflit apparaît dans plusieurs autres ouvrages, dans des termes plus ou moins explicites et prononcés. On peut citer *Une Femme à Alger* de Fériel Assima (Arléa, Paris 1995), *Rebelle* de Lounès Matoub (Stock, Paris 1995), *Lettres algériennes* de Rachid Boudjedra

composante religieuse de sa culture, éclaire la tourmente que vit cette élite acculturée, et révèle le poids de l'incertitude dans la définition de sa propre identité.

Dans ce livre, sorte de récit biographique, Nina est le personnage principal qui, selon l'auteur, "aurait pu porter bien d'autres prénoms : Khalida, Farida, Saïda... ou même Malika". Nina commence par relater son enfance difficile ; elle dit comment on indiqua à sa mère les locaux du Secours populaire tenus, en pleine Casbah, par les sœurs de Saint-Vincent-de-Paul, et comment elle sera placée au pensionnat Jean-Bart, ce qui fut une expérience pénible. Pour échapper aux punitions et pour pouvoir voir sa mère, elle pria :

"Sainte Marie, mère de Dieu, priez pour nous pauvres pécheurs... Sainte Vierge, dites à Maman de venir nous voir... Dites-lui que je ne serai plus jamais méchante avec mes camarades... Que je serai sage comme une image. Sainte Mère, pourquoi Maman est-elle en colère après moi ? Je promets de ne plus faire de bêtises... [...] Notre Père qui êtes aux cieux, je veux ma Maman, faites-la venir !"

Ce pensionnat avait cependant ses moments plaisants qui venaient ponctuer cette période difficile ; quand elle allait en colonie de vacances chez les sœurs à Sidi-Ferruch, Nina se rappelle que

"De temps en temps, durant la soirée, autour d'un grand feu de camp et au pied d'une statue de la Vierge Marie, imposante et protectrice, Renato accompagnait à la guitare l'ensemble des filles qui chantaient des cantiques à la gloire de Dieu."

---

(Grasset, Paris 1995), *La nuit tombe sur Alger la Blanche* de Nina Hayat (Tirésias, Paris 1995), *Une Femme debout* de Khalida Messaoudi (Flammarion, Paris 1995). Cette dernière, dans une intervention à l'émission Temps Présent à la télévision suisse romande (TSR), définit la kippa comme un objet de "valorisation", la croix comme un signe d'"appartenance à une culture", mais l'habit islamique comme "l'uniforme du fascisme vert".

Son séjour au pensionnat Jean-Bart, le catéchisme qu'elle y apprit la marqueront pour la vie. Elle le rappelle à Samia, son hôtesse à Paris :

"- Sais-tu que j'ai d'abord été chrétienne avant qu'on ne m'apprenne que j'étais musulmane ? - Évidemment je le sais, tu me l'as toujours dit. Je connais aussi ta fascination pour les églises que je trouve d'ailleurs morbide, et ton rejet de tout ce qui ressemble à une mosquée..."

Elle passe avec son amie Kathy, peintre américaine, devant la cathédrale de New York ; l'introspection dont elle lui fait part témoigne des incertitudes qui l'assiègent :

"Je ne sais pas ce qui m'attire dans les églises, pourquoi je respire toujours, en y pénétrant, une odeur de paix et de tranquillité. Je suis comme enveloppée dans des bras gigantesques et protecteurs. J'ai toujours cette sensation et j'en ressens souvent la nostalgie. [...] - Mais tu es musulmane, non ? avait demandé Kathy. - Si... Je crois... Bien sûr... Enfin, je ne sais plus, je n'ai jamais réellement su ce que j'étais, avais-je répondu tristement. Je crois que je suis les deux, puisque je n'ai rien choisi librement. [...] Depuis quelques années, Nina avait la nostalgie de quelque chose qu'elle n'arrivait pas à exprimer. Les chants grégoriens, la messe, les prières... Elle pensa écrire à sœur Marie pour lui dire qu'elle ne l'avait pas oubliée, mais elle n'avait pas son adresse. Et d'ailleurs, pourquoi songer à sœur Marie ?... Nina sourit tristement, immergée dans des souvenirs si lointains. Maman m'a toujours dit de l'islam qu'il était beau. Elle m'a toujours raconté de belles histoires. Serais-je devenue une mauvaise croyante, puisque je doute ? Il paraît que le doute est permis dans l'islam..."

Ce déchirement, vécu en permanence par le déculturé, que Frédéric Rognon désigne comme un "sauvage dégénéré au contact de la Civilisation [...] néophyte embrigadé par la Mission"<sup>263</sup>, n'affecte pas que l'identité religieuse. Il dévaste tout son être culturel et

<sup>263</sup> Frédéric Rognon, *Les Primitifs, nos contemporains*, Hatier, Paris 1988.

le jette dans un tourbillon faisant de lui une courroie qui transmet son propre déracinement culturel<sup>264</sup>.

Les fruits amers de l'obstination colonialiste à graver chez le colonisé une image travestie de sa propre histoire sont ces êtres anhistoriques qui éprouvent la dislocation du passé, l'incompréhension du présent et la peur du futur. Fanon affirmait bien :

"Le colonialisme ne se satisfait pas d'enserrer le peuple dans ses mailles, de vider le cerveau colonisé de toute forme et de tout contenu. Par une sorte de perversion de la logique, il s'oriente vers le passé du peuple opprimé, le distord, le défigure, l'anéantit. Cette entreprise de dévalorisation de l'histoire d'avant la colonisation prend aujourd'hui sa signification dialectique."<sup>265</sup>

Ce constat ne relève pas, malheureusement, que de l'histoire. Il est encore d'actualité. Ainsi, lors de l'émission Ex-Libris de TF1 – la dernière semaine de septembre 1995 – on entendit Malika Mokeddem et Rachid Boudjedra, pour tenter de sauver l'honneur du colonel harki Abdelaziz Méliani qui se défendait d'avoir été un collabo, soutenir l'idée que l'Algérie n'existait pas avant 1962.

Rédha Malek, l'un des principaux théoriciens de l'éradication en Algérie, fait remonter, quant à lui, la naissance de "l'Algérie éclairée" à une période un peu plus lointaine, l'an 1830. Il redoute aujourd'hui que son pays ne "rechute dans les ornières précoloniales"<sup>266</sup>, laissant entendre que la colonisation était venue pourvoir l'Algérie des "autoroutes de la culture et de la civilisation". Ébloui par la civilisation des Lumières, il se poste en illuminé chargé de guider son peuple qui

<sup>264</sup> "Les espaces identitaires sont des 'espaces pièges' ; et ces pièges sont d'autant plus redoutables que les 'victimes' peuvent, quelquefois, devenir les complices, solidaires de leurs 'bourreaux' ". (Lukas K. Sosoe, *Identité : évolution ou différence ?*, Éditions universitaires Fribourg, Suisse, 1989)

<sup>265</sup> Frantz Fanon, op. cit.

<sup>266</sup> cité in J. de Barrin, "Un drame qui brouille les mémoires", *Le Monde*, 16 novembre 1995.

trébuche à l'aveuglette dans les ténèbres de l'obscurantisme. Rédha Malek partage ainsi l'avis de Nina Hayat qui s'insurge contre ceux pour qui "cent trente-deux ans de culture française, même dans le plus inhumain des contextes, ne devaient être vécus que comme un accident de l'histoire et non comme l'une de ses heureuses conséquences aux effets contradictoirement positifs".<sup>267</sup>

### La frustration-agression

Le calvaire vécu par une élite qui souffre d'un déficit d'identité lui confère une forte agressivité envers son entourage. Une sorte de rébellion contre un environnement culturel hostile. Une des conjectures explicatives qui pourrait rendre compte de ce phénomène est le modèle psychanalytique de la frustration-agression. Sélim Abou décrit les effets pervers de la déculturation sur le comportement social de ses victimes :

"La déculturation domine lorsque le processus d'acculturation, à quelque type sociologique qu'il corresponde, est intériorisé par le sujet comme un facteur de désintégration de sa personnalité. Déchiré entre deux cultures qu'il n'arrive pas à concilier, le sujet se débat, dans les profondeurs de son inconscient, entre deux images du Père, deux "surmoi" contradictoires, et il vit une crise d'identité susceptible d'engendrer des troubles graves de la personnalité. [...] Une telle crise d'identité peut avoir sur l'individu ou même le groupe en situation acculturative, des effets particulièrement néfastes : sentiment d'infériorité, mépris de soi, repliement sur soi, angoisse, agressivité."<sup>268</sup>

Dans sa tourmente, le déculturé vit des schémas que l'on prépare pour lui, et à défaut d'une production culturelle consistante, il se nourrit d'images importées d'ailleurs. L'exemple de comportement dont je fus récemment témoin en est une illustration.

---

<sup>267</sup> Nina Hayat, *La nuit tombe sur Alger la Blanche*, Tirésias, Paris 1995.

<sup>268</sup> Sélim Abou, op. cit.

Lors d'un symposium scientifique international auquel j'ai participé l'année passée à Rabat, les invités furent choqués de voir se produire sur scène, durant le banquet, une danseuse du ventre. La plupart d'entre eux (des Occidentaux), accompagnés de leurs épouses, se sentirent gênés, et durent quitter la salle momentanément, regrettant que l'organisateur se soit trompé d'audience. En fait, l'organisateur, produit réussi du processus de déculturation, s'est doublement trompé. D'abord en croyant que la danse du ventre faisait partie du répertoire folklorique marocain, alors qu'elle n'a de réalité que sur les clichés de Hollywood, ensuite en présumant que ses propres goûts étaient universels.

Le mimétisme du déculturé, devant les modèles étrangers, n'est pas seulement dû à la fascination du vaincu pour le vainqueur et au désir de le singer que mentionnait Ibn Khaldoun. Il résulte aussi du fait que, dans un environnement dans lequel il ne se reconnaît pas, sa survie culturelle en dépend.

Boudjedra, exemple type de l'écrivain algérien éradicateur, interrogé sur la radio France-Info au sujet de son livre *Lettres algériennes*, avouera : "J'exprime dans ce livre tout mon amour, toute ma tendresse pour la France". Quand la journaliste lui demandera : "Pourquoi aimez-vous la France ?", il répondra : "Parce que j'ai besoin d'elle."

Ainsi, c'est la peur de perdre un noyau sécurisant minimal fourni par une "mère coloniale [qui] défend l'enfant contre lui-même, contre son moi, contre sa physiologie, sa biologie, son malheur ontologique"<sup>269</sup>, c'est la crainte de se retrouver seul face à son peuple, qui motivent le déculturé dans sa quête de changer sa société par les moyens les plus brutaux.

Nina Hayat, autre journaliste algérienne adepte de l'éradication, se montre d'une agressivité déconcertante en assimilant tout

---

<sup>269</sup> Frantz Fanon, op. cit.



ce qui s'oppose à ses idées à la barbarie. Ce terme de barbarie et ses dérivatifs abondent dans les cent vingt pages de sa chronique *La nuit tombe sur Alger la Blanche*<sup>270</sup>.

Une nuit qui tombe alors que les "nouveaux barbares" se réveillent pour "ne surtout laisser dormir personne", en usant de moyens terribles : les haut-parleurs du muezzin. Oui, ces "scandaleux appels à la prière", ces "Allah Ouakbar tonitruants", qualifiés de "racolage mystique", "insupportables agressions", "brutales intrusions", qui troublent le "sommeil profond" des honnêtes gens. "Vociférations" qui rendent une femme "à moitié folle" et la poussent à crier sur le balcon : "Ta gueule, sale con ! Je veux dormir !"

Ce muezzin-tortionnaire, qui selon Nina Hayat, terrorise Djamila, personnage principal de sa chronique, et semble crier : "Accourez, accourez, braves gens et égorguez-la sur la place publique !", est le même qui va l'empêcher de "se concentrer" sur son travail. Elle écrit en effet un article qu'elle a choisi d'intituler "Je suis une laïco-assimilationniste" pour défier les barbares, et qu'elle dédie à la mémoire de Kader Lamri, avec qui elle partageait plein de choses : la "francophonie", l'"absence de dévotion", la "cigarette au bec", les "jeans et décolletés". Ils faisaient tous deux partie de cette "jeunesse diplômée, éprise de liberté et de progrès, sûre de représenter l'avenir du pays". Cette Algérie des "progrès, culture, modernité", opposée à celle de "la barbarie moyenâgeuse" que préconisent les "barbares sataniques imbus de versets", où les gamins "depuis le primaire jusqu'au bac, ânonnent des versets".

Mais que faire de cette "barbarie érigée en projet politique" ?

À cette question, Djamila, dont le "sens de la justice s'est aiguisé au contact de l'épopée de la Révolution française", va donner la réponse qui convient : "Là où la démocratie conduisait au pouvoir des hommes qui s'en proclamaient par avance les fossoyeurs, n'était-il pas temps d'inventer autre chose ?"

---

<sup>270</sup> Nina Hayat, op. cit.

Mais, dans un contexte de course contre la montre, où l'éventuel tenait lieu de certitude, où le conditionnel prenait le dessus sur l'indicatif, on n'avait pas le temps d'inventer. Le procès d'intention devait étouffer le malheureux processus électoral.

Les "dérivistes"<sup>271</sup>, ces êtres mal dans leur peau, avaient hâte d'opérer sur leur peuple une transformation dans l'espace et dans le temps, faisant de lui une société-dérivée, à l'histoire-dérivée, à la culture-dérivée, à l'économie-dérivée. L'histoire récente de l'humanité, jonchée de drames, était là, devant eux. Il n'y avait qu'à s'en inspirer. Et c'est ce qu'ils ont fait en optant pour la "solution radicale", qu'ils espéraient finale.

### La dictature culturelle

À l'échelle de la société, la violence culturelle se manifeste aussi en imposant au peuple la représentation intellectuelle et artistique de l'élite aliénée. Cette représentation est subordonnée à – et soutenue par – une représentation politique elle aussi illégitime. En effet, les élites politiques et intellectuelles/artistiques se rendent mutuellement service. La première en fournissant les moyens de la servilité culturelle. La seconde en propageant et en appelant à la servilité politique.

Incapable de se représenter un système de repères et de se définir un espace culturel propre, cette élite part du postulat que le peuple ne se connaît pas d'identité culturelle et qu'il lui faut donc faire, pour son émancipation, l'apprentissage de la "culture universelle".

En Algérie, cet apprentissage ne peut se faire qu'au moyen de la "langue universelle". Il est donc impératif de faire partie de ces esprits "pragmatiques, qui considèrent le français comme langue d'ouverture sur la science et la modernité et qui font

---

<sup>271</sup> Par opposition à leurs opposants qu'ils taxent d'intégristes. Il est intéressant de constater que ce sont ces mêmes "dérivistes" qui accusent leurs opposants de vouloir mener le peuple à la dérive.

remarquer que la langue arabe a pris un retard considérable dans tous les domaines du savoir contemporain."<sup>272</sup>

Qu'aurait pu dire Auguste Burdeau en écoutant le constat fait par cet Algérien ? Lui qui, rapporteur à la Chambre, affirmait jadis :

"L'instituteur des indigènes doit être bien plus un agent général de civilisation élémentaire qu'un maître d'école au sens ordinaire du mot. [...] Il importe encore que les indigènes aient de notre patrie l'idée la plus élevée et la plus pure : nous donnerons donc à nos élèves, par des leçons appropriées à leur âge et à leur degré de culture, des notions sur la grandeur de la France, sur sa force militaire, sur sa richesse. Notre situation serait bien plus solide si les indigènes en arrivaient à penser : les Français sont forts et généreux ; ce sont les meilleurs maîtres que nous puissions avoir."<sup>273</sup>

Qu'aurait pu dire Auguste Burdeau en constatant en pleine crise politique algérienne, le retour en force de la langue française dans les discours officiels, à la télévision en particulier, où certains animateurs vont jusqu'à demander à des enfants de s'exprimer dans cette langue qu'ils méconnaissent pourtant ?

Thierry Priestley ne se trompe pas quand il affirme que "les premiers séduits [par la langue des maîtres] ne sont pas les jeunes : ce sont ceux des hauts fonctionnaires, chefs d'entreprise, chercheurs et créateurs [...] qui imposent la langue des maîtres dans l'espoir de leur ressembler ou de leur plaire ou de ramasser des miettes de leur pouvoir."<sup>274</sup>

---

<sup>272</sup> R. Mimouni, "L'Algérie sans la France", in *L'Algérie des Français*, L'Histoire, présentation de C.-R. Ageron, Seuil, Paris 1993.

<sup>273</sup> cité par C.-H. Favrod, "Le colon et l'Arabe", in *Le FLN et l'Algérie*, Plon, Paris 1962.

<sup>274</sup> Thierry Priestley, cité par Bernard Cassen in "Parler français ou la 'langue des maîtres' ?", *Le Monde diplomatique*, avril 1994.

En Algérie pour consacrer la langue des maîtres dans l'usage courant, on s'en prend à tout ce qui lui présente une réelle menace. On traite l'arabe écrit de langue étrangère, et on propose de lui substituer "l'arabe algérien". Cet "arabe local", tant vanté par K. Messaoudi et N. Hayat dans leurs livres, est présenté comme l'une des deux langues nationales qu'elles maîtrisent en plus de deux langues étrangères : l'arabe classique, langue de la poésie, et le français, langue du savoir.

Mais de quel arabe algérien s'agit-il ? De celui que les francophiles algériens eux-mêmes considèrent comme un "nouveau 'pataouète' comportant de succulents néologismes forgés à partir de mots français déclinés à l'arabe ou inversement."<sup>275</sup>, ou comme un "sabir", "étrange langage créé de toute pièce, qui n'a qu'un très lointain rapport avec l'arabe ou avec le français. La syntaxe en est arabe, mais le vocabulaire en est pour moitié du français déformé et arabisé"<sup>276</sup> ?

Nos quadrilingues savent pertinemment que si l'arabe classique devait être désigné comme la source de tous nos malheurs en matière d'enseignement, ce n'est pas "l'arabe algérien" qui sauverait notre système éducatif. Il est clair que la promotion de cet "arabe local", qui n'est d'ailleurs pas une innovation dans le monde arabe, n'est pas autre chose qu'un moyen détourné pour faciliter l'implantation du français dans tous les secteurs.

Il faut dire que la dimension linguistique de la personnalité algérienne n'est pas la seule visée. Aucun domaine artistique n'est épargné. Le patrimoine musical, combien riche, n'est accepté que réduit à la chanson née dans les cabarets (le raï). Le patrimoine littéraire est appauvri en apologies de l'obscène. Le patrimoine vestimentaire s'efface devant le "décolleté" et la paire de "cyclistes"<sup>277</sup>...

---

<sup>275</sup> R. Mimouni, op. cit.

<sup>276</sup> Nina Hayat, op. cit.

<sup>277</sup> Des pages entières sont consacrées par Nina Hayat dans son livre pour exprimer sa rage contre cette société bornée qui ne comprend pas

La réduction culturelle, aussi choquante soit-elle, est nécessaire dans une logique où il faut transgresser les tabous de la société pour accéder à la modernité.

Culturellement désorientée et étouffée, la société s'arrête de respirer et voit toutes ses fonctions vitales inhibées. Avec des conflits culturels intenses en son sein, il est difficile d'y envisager la moindre créativité ou productivité dans quelque domaine que ce soit. En effet, la lutte permanente entre une minorité décultivée et une majorité privée de ses choix culturels représente un frein réel pour toute réalisation humaine. Elle empêche toute démarche constructive, et fait avorter toute tentative de développement.

G. Berthoud, critique vis-à-vis des pratiques de développement qui ne tiennent pas compte des spécificités culturelles, affirme :

“Aujourd'hui, l'intolérance moderniste est bien présente dans de nombreuses pratiques de développement, dont l'issue la plus sûre est celle de la décultivation sans contrepartie réelle. Notre universalisme se diffuse dans le monde sous les seules formes, ou presque, des valeurs mercantiles et de la violence du pouvoir étatique. Dans cette perspective, il paraît difficile de nous targuer d'une supériorité évidente sur les autres, comme si ces derniers n'avaient rien à apporter pour la construction d'une société humaine viable et la reconnaissance universelle d'une morale personaliste. Pour aller dans cette direction, encore faudrait-il se conformer à la double exigence contradictoire de la condition humaine. Pour le redire, l'homme est à la fois un être humain, d'une part, et un être social et culturel, d'autre part. Universalité et relativité, identité et différence, marquent inévitablement l'impératif catégorique d'humanité.”<sup>278</sup>

---

que l'on puisse respecter son père et fumer en sa présence avec son accord, cette société frustrée qui ne tolère pas qu'une jeune fille mette en ville un short moulant le corps, de type “cycliste”.

<sup>278</sup> Gérard Berthoud, op. cit. La même critique envers les politiques de développement est

## L'Unité dans la diversité

L'Europe prend conscience que sa suprématie culturelle est de plus en plus contestée<sup>279</sup>. Elle s'excite et réagit avec violence. Des millions d'âmes sont victimes de cette violence qui n'arrêtera pas le cours de l'histoire.

Un jour pourtant, elle devra se rendre à l'évidence : “La seule voie viable est celle d'admettre que chaque société est une parcelle d'humanité, propre à fournir des

---

émise en des termes différents par A. Gounongbé qui, en évoquant les problèmes que connaît aujourd'hui l'Afrique, suggère, comme diagnostic des causes profondes de l'échec des divers programmes de développement dans ce continent : “Les idéologies du développement, qu'elles soient inspirées du système capitaliste ou du modèle marxiste-léniniste, élaborées pour un mieux-être en Afrique, sont toujours des projections d'Africains plus ou moins acculturés ; partant de leurs propres problèmes d'acculturation, ils projettent leurs tourments internes sur ce qu'ils appellent la masse populaire. C'est ainsi qu'on décrètera un pays en révolution ou en rectification, qu'on lui attribuera des slogans d'authenticité, de socialisme à l'africaine. Ces slogans, issus d'une pensée acculturée pour résoudre un problème intime d'acculturation, et projetés sur ‘le peuple’, sont aussi élaborés dans le souci d'obtenir, à des fins politiques, une large adhésion paysanne. Mais comment est-il possible d'obtenir de façon soutenue cette adhésion quand ces idéologies destinées à induire une action de développement et de changement, sont le fruit d'une perturbation psychologique qui ne concerne qu'une minorité ? Ces rationalisations idéologiques constituent un des composants de la culture colonisée.” (Ari Gounongbé, op. cit.).

<sup>279</sup> “Les civilisations non européennes manifestent en de nombreux endroits une forte résistance à l'emprise de l'Occident, retrouvant leurs propres références morales et religieuses ; à cet égard l'évolution de l'Islam, quoiqu'on puisse penser de la valeur morale et de la sincérité des mouvements politico-religieux qu'elle suscite et des motivations véritables de leurs dirigeants, est le signe certain d'une remise en cause de la suprématie de la culture européenne.” (Alain Le Pichon, “Raison poétique, raison nomade”, in *Connaissance et réciprocité*, op. cit.).

éléments pour des valeurs universelles encore à élaborer.”<sup>280</sup>

Elle devra réaliser que la seule rencontre fructueuse entre les hommes est celle qui se déroule dans le respect et la considération. Celle qui garantit l'échange culturel sain et enrichissant. Car l'unité de l'origine et de la finalité du genre humain, la valeur intrinsèque de l'être humain, sans considérations raciales, impose que cet échange se fasse dans le respect de la différence de l'autre<sup>281</sup>.

---

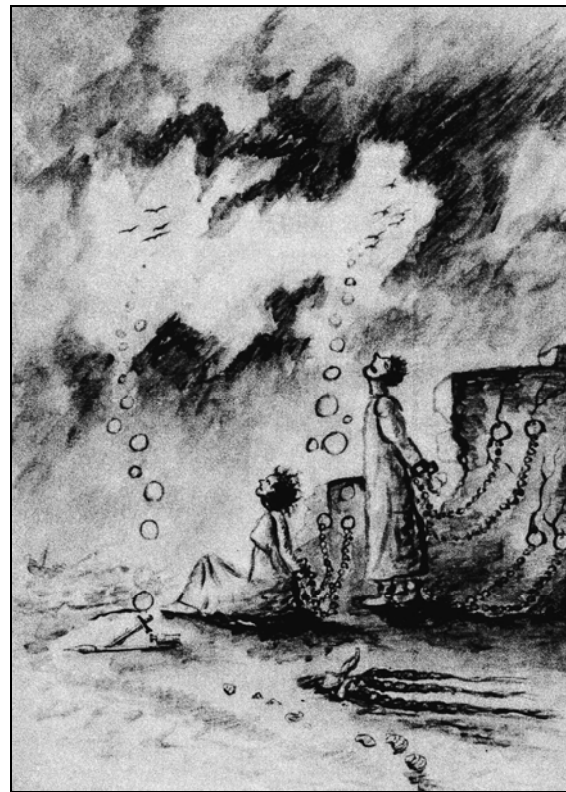
<sup>280</sup> Gérald Berthoud, op. cit.

<sup>281</sup> Umberto Eco souligne comment, contrairement à ce que l'on pourrait croire, le respect de la différence de l'autre renforce l'unité du genre humain : “La vérité, c'est que si nous devons traquer les différences – en deçà et au-delà de ce qui nous rend égaux, membres appartenant tous à l'espèce humaine – comprendre la Différence devient une condition sine qua non pour retrouver l'unité. Dans ce cas, les différences réellement significatives se trouveraient dans l'infiniment petit plutôt que dans l'infiniment grand.” (Umberto Eco, in *Connaissance et réciprocité*, op. cit.). Roger Bastide appuie la même idée : “L'enfant, qui est la promesse de l'avenir, ne naît de même que si deux corps consentent à l'étreinte. Dans le domaine sociologique, les choses ne sont pas différentes : la culture ne se développe pas par autofécondation, mais par interfécondation. La lutte contre le racisme doit donc s'achever par la lutte contre cet autre racisme sournois, celui de la croyance en la supériorité de la civilisation rationaliste (et non plus organique), technicienne (et non plus cosmique), sur les autres cultures. Alors, et alors seulement, nous pourrions assister à un nouveau miracle de la multiplication des pains, pour nourrir l'humanité, affamée de nouvelles nourritures, et de nourritures spirituelles. [...] Ce n'est, croyons-nous, qu'en sauvegardant leurs identités culturelles que les groupes peuvent tisser entre eux des liens fraternels ; car chacun alors acquerra le sens de sa fierté, celui de contribuer à l'accroissement des richesses, celui d'apporter une contribution – qui est une contribution unique, une contribution que les autres peuples ne peuvent apporter – à la grande aventure de l'espèce humaine sur le globe. [...] Si l'égalité et le respect mutuel ne peuvent évidemment pas s'établir entre un peuple oppresseur et un peuple opprimé, ils ne peuvent également s'établir entre un peuple qui apporte et un

Ce jour-là, peut-être l'Europe cessera-t-elle de produire, avec sa violence culturelle, avec sa politique de la culture brûlée, des Frankenstein de l'âme.

Ce jour-là, peut-être acceptera-t-elle l'astronome turc dans son costume traditionnel, et le verra-t-elle épanoui et capable d'apporter du nouveau, car libéré de ce “nœud de cravate” qui l'étouffait.

Ce jour-là, peut-être saisira-t-elle dans toute sa profondeur la conclusion qu'apportait Fanon aux Damnés de la terre : “Pour l'Europe, pour nous-mêmes et pour l'humanité, il faut faire peau neuve, développer une pensée neuve, tenter de mettre sur pied un homme neuf.”



L'Aliénation  
par N. Khaled, Bèjaïa 1985.

---

peuple qui renierait son identité pour ne faire que recevoir.” (Roger Bastide, op. cit.)